

MÉMOIRES D'ESPOIR

Louis LERNER

Préface

J'ai été très touché que mon vieil ami, Louis Lerner, me demande de préfacier les « Mémoires d'espoir » qu'il a décidé d'écrire, après tant d'années, afin de témoigner de l'expérience tragique qu'il a vécue à vingt ans et qui aura si profondément marqué toute son existence. Certes, il racontait son expérience à ses proches, mais il veut laisser à ses petits-enfants et à nous tous un émouvant récit de sa jeunesse si terrifiante, une jeunesse volée par la haine.

En accomplissant ce devoir de mémoire, en nous disant ce qui lui a paru si longtemps indicible, Louis Lerner fait, je le sais, un effort considérable sur lui-même. Il accepte de se confronter à la souffrance immense qui a marqué sa destinée.

Je crois pouvoir dire que Louis n'est jamais sorti des mines de sel où la barbarie l'avait enfermé. Sa misanthropie, sa défiance permanente, pas tant envers les gens qu'envers le monde, en sont l'amère illustration. L'appel au secours « j'étouffe, j'étouffe » qu'il avait poussé dans les wagons de la déportation, il n'a jamais cessé de le crier. Mais nous savons que s'il a souvent affiché le tourment extrême qui ne l'a plus quitté, c'est pour pouvoir mieux le supporter. Sa chance a été de rencontrer sa femme. Elle fut son salut, par la lumière de son sourire, par le côté positif de son mode de vie. Elle l'a fait renaître à la vie.

Sa force, sa victoire, c'est d'avoir réussi, malgré ce retrait du monde, à construire une famille, à transmettre à ses trois enfants une humanité aimante, attentive à la souffrance du monde. Ils portent tous trois le sens de l'Autre, du service et de la proximité. Louis Lerner est ainsi pour tous ceux qui le

connaissent le symbole d'une génération capable de reconstruire sur des ruines morales et matérielles et, comme l'indique le titre qu'il donne à ses mémoires, de retrouver l'espoir.

Ma victoire personnelle, dans notre rencontre, aura été de lui faire exprimer enfin sa souffrance, et son espérance, en l'obligeant à chanter, un soir de Yom Kippour, la prière de Kol Nidré. Il a poursuivi cet engagement de longues années, avec chaque fois la même hésitation, la même peur de ne pas trouver la force de finir le texte, l'angoisse de ne pas pouvoir entraîner l'assemblée avec lui sur le chemin du repentir et du pardon. Et, année après année, il y est parvenu.

Sa voix de larmes a chaque fois porté et emporté sa détresse de manière extraordinaire, car, comme il le chantait en captivité pour reprendre courage, « l'espérance est un trésor, même le plus petit nuage a toujours sa frange d'or ».

Haïm Korsia

Grand Rabbin de France

Ancien rabbin de Reims

Membre de l'Institut.

*A Viviane, la femme de ma vie
A mes enfants et petits-enfants :
Frédéric, Olivier, Jean-Marc, Gabriel, Fanny, Delphine, Elliott,
Rosanna, Alexa, Mathias, Dorian.*

ROISSIAT

Ce 16 avril 1944, je venais tout juste d'avoir 20 ans. J'étais jeune, j'étais fort, je me sentais invulnérable. J'ignorais, en ce matin de printemps, que ma vie allait basculer dans l'horreur, dans l'humiliation de la déportation, du camp de concentration.

Depuis quelques jours, des bruits alarmants circulaient dans le petit village de Roissiat, au cœur du département de l'Ain. C'est là que toute ma famille avait trouvé refuge, grâce à la générosité et au dévouement de Mademoiselle Robin, une enseignante du lycée de Lyon. Les rafles de juifs étaient devenues fréquentes dans cette ville et nous espérions y échapper en la quittant précipitamment pour ce petit coin perdu de la France profonde. Ici, personne ne semblait vraiment craindre l'intervention des troupes allemandes.

Mais la présence de nombreux maquisards dans la région de Roissiat avait fini par attirer l'attention.

« Les Allemands sont là sur la place du village, Sauvez-vous ! »

Ce cri résonna de maison en maison, provoquant une panique générale parmi les habitants et surtout parmi les jeunes qui se sentaient les plus menacés en cas de rafle organisée.

En s'adressant à mon frère et à moi, mes parents se mirent à hurler, complètement affolés :

– Vite, vite, sauvez-vous dans la campagne ! Nous, ils ne nous feront rien. Nous restons ici avec Hélène. Votre sœur ne craint rien, elle est trop jeune. Allez dépêchez-vous !

Nous sortîmes en toute hâte ce matin-là, ne sachant trop que faire, ni où aller, quand la seule alternative s'évanouit.

Il devenait impossible de prendre la fuite à travers les prés qui entouraient la maison. La soldatesque allemande s'était déjà répandue dans tout le village et cernait pratiquement toutes les maisons.

C'est alors que Guite, la fille de Mademoiselle Robin *, dont la maison se trouvait en face de la nôtre, nous entraîna rapidement chez elle. Elle nous fit monter jusqu'au grenier et, avec un sang-froid remarquable, nous conjura de nous cacher à l'intérieur d'un placard.

– Ils ne monteront pas jusque-là, assura-t-elle, surtout ne sortez pas de votre cachette !

Notre cœur battait très fort et nous nous demandions, mon frère et moi, ce qui se passerait si les soldats nous découvraient. Nous fusilleraient-ils sur place ou nous feraient-ils prisonniers ?

Mon frère, plus âgé que moi de deux ans, avait une carte de travail qui justifiait sa présence en France. Quant à moi, je craignais pour le moins d'être emmené en Allemagne comme beaucoup de jeunes de vingt ans, astreints au Service de Travail Obligatoire**. Le pire est que, dans cette éventualité redoutable, j'avais falsifié la date de ma carte d'identité de manière très grossière. J'allais finalement payer très cher cet acte maladroit.

* Institutrice à Lyon, Hélène Robin a hébergé chez elle Monsieur et Madame Lerner ainsi que leurs trois enfants Léon, Louis et Hélène qui avaient respectivement 22, 20 et 18 ans en 1944. Lorsque les dénonciations et les rafles se sont multipliées, elle les a emmenés se réfugier à Roissiat, village dont elle était originaire.

** Le 4 Septembre 1942, le gouvernement de Vichy a adopté une loi instaurant le Service de Travail Obligatoire pour tous les Français de 18 à 50 ans, et les Françaises de 21 à 35 ans. Après l'échec de la Relève mise en place par Pierre Laval, qui promettait de renvoyer en France un prisonnier de guerre pour trois volontaires acceptant d'aller travailler en Allemagne, cette loi avait pour but de satisfaire les exigences allemandes en matière de réquisition de main-d'œuvre.

Deux ou trois minutes s'étaient à peine écoulées que l'on entendit des bruits de bottes dans l'escalier menant au grenier. Plus de doute, nous allions être découverts, mon frère me dit alors :

– Ecoute Louis, si les soldats pénètrent dans la pièce, ils nous trouveront et nous fusilleront. Sortons du placard !

Ce que nous fîmes, sous les yeux consternés de Guite, contrainte de leur faire visiter toute la maison. Les deux hommes en uniforme de soldats allemands, mais s'exprimant dans une langue slave indéterminée, nous amenèrent à coups de crosse et sous la menace des fusils jusqu'à la place du village où avaient déjà été rassemblés la plupart des jeunes.

Chaque garçon devait présenter sa carte d'identité et j'attendais avec effroi que mon tour arrive.

« Schnell, Schnell, dépêchez-vous » hurlait celui qui semblait commander le détachement armé.

Mon tour était arrivé et j'avais à peine tendu ma carte que je reçus une gifle cinglante en réponse à la rature, par trop apparente, de ma date de naissance. La panique s'était emparée de moi, je pensais réellement que l'on allait m'abattre sur place, je regardais mon frère comme pour lui dire au revoir et pensais à mes parents et à ma sœur en imaginant leur douleur.

Finalement, mon sort n'allait pas être différent de celui de tous les autres jeunes. Cartes d'identité confisquées et embarquement brutal et immédiat dans des camionnettes bâchées, vers une destination inconnue. Mais à la dernière minute, me rappelant soudain du document privilégié que mon frère possédait, je lui murmurai d'une voix blanche :

– Léon, montre vite ton certificat de travail, tu seras peut-être libéré.

Il tendit son certificat en tremblant et cela eut l'effet escompté. Il fut ainsi laissé en liberté avec un ou deux autres jeunes un peu plus âgés. Je lui dis au revoir des yeux. J'avais conscience d'avoir sauvé mon frère et j'éprouvais un profond soulagement.

Nous étions maintenant une trentaine de jeunes garçons répartis dans plusieurs camionnettes sous la surveillance de gardes allemands qui ne nous quittaient pas des yeux, les fusils braqués sur nous.

A l'avant et à l'arrière du convoi se trouvait une automitrailleuse remplie de soldats allemands, prêts à réprimer toute tentative de fuite. Quelques chiens, à la gueule menaçante, les accompagnaient.

Où nous emmenait-t-on ?

Aucun de mes compagnons d'infortune ne le savait, mais chacun redoutait sans doute d'être abattu froidement quelque part dans un fourré, la route que nous empruntions traversant depuis quelques instants une forêt profonde.

J'essayai de me rassurer, de rejeter cette terrible appréhension.

La route était très sinueuse et par instant, notre véhicule se trouvait éloigné des autres camionnettes. Peut-être aurions-nous pu nous jeter à plusieurs sur nos gardiens, les assommer et sauter rapidement à terre en prenant la fuite à travers bois ?

Comment se faire comprendre des autres jeunes sans se faire remarquer ? Et puis le convoi se regroupait tellement vite que nous n'aurions aucune chance de nous échapper...

Alors je me résignai et laissai mon esprit vagabonder en essayant de comprendre ce qui m'arrivait, me demandant si je n'étais pas victime d'un véritable cauchemar. Malheureusement, je ne rêvais pas.

Mes pensées allaient à nouveau vers mes parents qui pleuraient sûrement sur mon triste sort. Mon père, ma mère, tellement attachés à leurs enfants. Ma seule consolation était d'avoir évité à mon frère la terrible épreuve que je subissais sans pouvoir encore imaginer la suite.

J'étais passé d'un monde de liberté à un monde d'horreur, face auquel je ne savais comment j'allais me comporter.

CLAIRVAUX

Bientôt, nous arrivâmes à Clairvaux, dans le Jura, et le convoi s'immobilisa devant une sorte de caserne désaffectée. On nous fit descendre rapidement sous la menace pressante des chiens, et pénétrer tout hébétés, apeurés et fatigués, dans ce grand bâtiment ayant pour seul mobilier une longue table face à laquelle on nous força à nous aligner debout.

L'attente commença. Elle ne devait pas être très longue.

Un soldat, portant l'uniforme des S.S. reconnaissable à la tête de mort bien en évidence sur la casquette et les revers de la veste, franchit la porte.

Il n'y avait plus aucun doute, nous étions maintenant passés aux mains de véritables tortionnaires dont nous avons tout à craindre, à commencer par le pire.

« Nous savons que parmi vous, il y a des juifs » s'écria l'officier S.S.

« Qu'ils sortent immédiatement du rang et il ne leur sera fait aucun mal ils seront seulement mis à part »

Je crus défaillir à cette annonce mais décidai de ne pas répondre

à l'ordre donné. Je redoutai cependant d'être dénoncé par un jeune du village qui aurait pu être au courant de notre appartenance religieuse. Personne ne bougea.

« Attention, reprit le S.S. d'une voix menaçante, attention ! Nous allons pouvoir vérifier très facilement la présence de juifs par l'examen individuel de votre sexe. S'il y a parmi vous des circoncis pour raison de santé, qu'ils se présentent ! Quant aux juifs qui ne se seront pas spontanément présentés, ils seront immédiatement fusillés. »

La situation devenait impossible et je ne savais toujours pas comment réagir face à un tel dilemme. Deux ou trois jeunes circoncis s'avancèrent et furent reconnus comme non juifs sans difficulté. J'étais parmi les derniers à subir l'examen fatidique et je réfléchissais encore dans l'angoisse la plus profonde.

L'officier S.S. se rapprochait de moi et mon tour allait arriver, inexorablement. Affolé par mon indécision j'étais sur le point d'annoncer ma circoncision pour raison médicale, déclaration un peu tardive et donc suspecte, quand un miracle se produisit. Un soldat s'approcha tout à coup de l'officier S.S., lui confiant une nouvelle qui conduisit ce dernier à quitter précipitamment la salle. L'examen était donc au moins suspendu. Il allait être définitivement abandonné puisque, quelques minutes après, on nous fit sortir et remonter dans les camionnettes devant nous conduire à la prison de Montluc, à Lyon.

LYON - MONTLUC

On nous fit descendre des véhicules à coups de trique. Le convoi pénétra groupé dans la cour de la prison. Nous entrâmes en file indienne à l'intérieur d'un grand hall. La porte d'entrée de la prison n'était pas très éloignée du hall et j'imaginai des hommes et des femmes marchant en toute liberté sur les trottoirs de l'avenue.

Je me sentis saisi d'un intense besoin de liberté et me demandai si je n'allais pas me diriger innocemment vers la sortie, et faire comme si je me trouvais là par erreur.

C'est à ce moment précis qu'un ordre retentit, lourd de menaces :

– Les juifs descendent par le couloir de gauche, les autres descendent par le couloir de droite.

J'étais ainsi durement rappelé à la réalité. J'étais bel et bien prisonnier et mon sort allait de nouveau se jouer dans un sens ou dans l'autre, comme tout au long de ma captivité. Mon rêve éphémère d'évasion s'était complètement évanoui, je me mêlais donc aux autres jeunes, empruntant le couloir de droite, espérant que le sort m'attendant au bout de ce couloir serait moins redoutable que celui réservé aux juifs.

C'est alors qu'avec effroi, j'entendis mon voisin le plus proche, un jeune garçon de mon âge, m'apostropher :

– Toi qui es juif, tu as bien entendu, tu dois prendre l'autre couloir ».

Réalisant immédiatement que ma seule chance de survie était de garder mon sang-froid, je regardai mon interlocuteur droit dans les yeux, en lui répondant d'une voix qui se voulait assurée et persuasive :

– Tu es fou mon gars, je ne suis pas juif, qui t'a raconté ce boniment ?

– Je l'ai entendu dire à Roissiat...

– Eh bien c'est faux, je ne suis pas juif.

Le dialogue s'arrêta là et je repensai à l'appréhension qui m'avait fait trembler lors du passage à Clairvaux. Si ce garçon m'avait dénoncé comme juif ce jour-là, je serais peut-être déjà mort. A présent, la preuve était faite que je devais constamment être sur mes gardes face aux Allemands et malheureusement aussi face à mes compagnons de captivité.

La prison de Montluc avait très mauvaise réputation. On y torturait des résistants souvent jusqu'à la mort et c'était le sujet principal des conversations que nous tenions dans nos cellules. Nous étions quelques-uns, parqués à même le plancher, dans une semi-obscurité et comme suspendus aux bruits inquiétants des pas dans le couloir.

La porte allait-elle s'ouvrir? Un S.S. apparaîtrait-il pour emmener l'un de nous pour un interrogatoire avec les tortures d'usage ?

Notre cœur battait très fort et l'angoisse nous envahissait, d'autant que des cris et des plaintes arrivaient jusqu'à nous.

La nuit fut tourmentée, nous n'arrivions pas à nous endormir tant la tension était forte. Ce fût donc une nuit blanche, blanche de terreur.

Le lendemain matin, une grande effervescence régnait dans les couloirs, nous laissant penser qu'il se préparait quelque chose d'important. Les suppositions allaient bon train et nous essayions de nous rassurer les uns les autres.

Tout à coup, la cellule résonna de grands coups de poings martelés sur la porte, accompagnés d'injures alternativement en allemand et en français. La porte s'ouvrit et on nous fit comprendre que notre voyage n'était pas terminé et que nous devions nous préparer à un départ immédiat pour une nouvelle destination. Nous allions quitter Montluc sans avoir subi d'interrogatoires, sans avoir été maltraités et considérions que c'était encore une chance, une sorte de miracle.

Les gémissements de souffrance qui étaient parvenus jusqu'à notre cellule évoquaient d'horribles sévices que nous n'aurions peut être pas eu le courage et la force de supporter.

Dehors, des camions nous attendaient pour nous conduire

jusqu'à la gare de Lyon, avec le même déploiement de gardes armés.

Là, surprise, on nous fit monter dans des wagons de voyageurs normaux. Dans les compartiments, les fenêtres avaient été bloquées par une latte de bois. Le groupe que nous formions maintenant n'était plus seulement composé des jeunes de Rois-siat, mais comprenait aussi des prisonniers de tous âges et de toute provenance. Interdiction nous avait été faite d'ouvrir les fenêtres. On nous avait distribué un sandwich pour le voyage, dont nous ignorions toujours la destination. Dans les couloirs du train, les soldats en armes passaient et repassaient, le fusil prêt à tirer en cas de tentative de fuite.

Le train s'ébranla bientôt pour une manœuvre allant nous conduire d'une gare à l'autre. Nous passâmes un tunnel à très faible allure et l'idée de nous évader par la fenêtre nous effleura un court instant. L'un d'entre nous essaya à tout hasard de descendre la vitre du compartiment et là, nouvelle surprise, la vitre descendait normalement ; la latte de bois était un leurre. Hélas, toute évasion était impossible, le tunnel étant gardé par d'autres soldats en armes. La fenêtre fut refermée rapidement.

Un officier allemand parcourut tous les compartiments en nous annonçant enfin notre destination : le camp de Compiègne. Avec comme menace d'exécuter ceux qui tenteraient de s'évader.

Le train démarra bientôt, franchissant les ponts du Rhône et de la Saône.

Je pouvais dire adieu à Lyon, la ville où nous avons habitée quelques mois, au Parc de la Tête d'Or où j'avais eu mon premier flirt de jeune garçon, au Théâtre des Célestins où j'avais eu le plaisir de voir quelques opérettes et d'entendre l'un des premiers tours de chant d'Yves Montand.

COMPIEGNE - ROYAL LIEU

Notre arrivée au Camp de Royal Lieu à Compiègne fut saluée par les autres internés de manière sympathique. On échangeait des nouvelles de la situation militaire, que beaucoup de prisonniers semblaient suivre de près, grâce à des sources mystérieuses. On nous apprit que des convois partaient tous les jours pour l'Allemagne et qu'il fallait prier pour éviter le « transport » vers l'inconnu, vers la mort, alors que la victoire des Alliés semblait vouloir se dessiner franchement.

Nous étions début Mai et malgré le soleil qui brillait, le froid sévissait encore en ce matin de printemps 1944.

Résistants, rafés de tous âges, nous cohabitons dans la crainte du prochain convoi, dans des baraquements vétustes, avec une nourriture réduite : pain et saucisson à midi et soupe le soir.

J'avais faim, très faim et je compris vite qu'une sorte de marché noir fleurissait dans le camp. Troc ou paiement cash pour un paquet de gâteaux ou une boule de pain. J'avais un peu d'argent que mon père m'avait donné « au cas où »... Je me souviens d'avoir monnayé un pain d'épices en échange d'un billet et m'être fait berner. Mais quand la faim vous tenaille...

Les jours s'écoulaient, mornes et longs, voyant défiler les arrivées et les départs tant redoutés. Mais tant que nous restions en France, l'espoir de la délivrance restait vivace en nous. Nous restâmes ainsi plus de trois semaines sous un ciel bleu, assorti d'une bise cinglante qui nous fouettait le visage.

DEPART DE COMPIEGNE

Le 12 Mai 1944, à l'appel du matin pour le convoi journalier, j'entendis appeler mon nom et mon cœur se glaça d'effroi. J'allais partir pour le grand voyage dont beaucoup ne revinrent jamais. J'allais quitter Compiègne et le sol français.

Ce matin, comme tous les matins, mes pensées allèrent vers mes chers parents, ma sœur, mon frère dont je n'avais toujours aucune nouvelle et qui devaient se demander si j'étais encore vivant.

En rang par quatre, nous marchâmes ce jour-là en direction de la gare de Compiègne où nous arrivâmes bientôt le cœur battant, encadrés de toutes parts par des soldats au comportement menaçant. Notre destination ne faisait aucun doute désormais : c'était l'Allemagne nazie ; mais le lieu du camp nous restait inconnu.

Serait-ce Auschwitz que nous autres prisonniers craignons par-dessus tout en raison des bruits terrifiants qui couraient sur ce camp de la mort ?

Serait-ce Buchenwald ou un autre bagne ?

Nous finirions bien, hélas, par le savoir.

Sur notre passage, nous avons croisé quelques Compiégnois et avons lu dans leurs yeux comme un élan de sympathie mais personne ne pouvait rien pour nous.

A notre grande surprise, un S.S. s'adressa à nous sur l'aire d'embarquement, quelque peu éloignée de la gare principale de Compiègne, en utilisant un haut-parleur :

– Vous partez pour l'Allemagne, le voyage sera long. Si certains d'entre vous sont malades ou fatigués, qu'ils sortent des rangs, ils voyageront dans un wagon spécial.

Devant nous s'étirait un train, composé d'une dizaine de wagons à bestiaux, tous identiques. Prudemment, je décidai d'attendre un peu pour voir les réactions des autres déportés. Quelques hommes se présentèrent puis quelques autres s'enhardirent et furent dirigés vers un wagon qui n'avait rien de particulier. Quant aux autres hommes, ils furent conduits par groupe d'une centaine et poussés à l'intérieur des autres wagons.

Je devais rapidement prendre une décision. J'avais compris que le seul avantage proposé aux malades serait de voyager en moins grand nombre.

Mais il restait la possibilité d'une extermination en cours de route et non au bout du voyage.

Mon instinct me poussa à me faire porter malade, même s'il était déjà tard pour le signaler. Je tentais quand même de me rapprocher du S.S. et de lui expliquer avec mes rudiments d'allemand que j'étais très fatigué. Il me montra le wagon réservé à ma catégorie ; j'y fus poussé brutalement, la porte en fer coulissante fut refermée et le loquet abaissé.

Combien étions-nous dans ce wagon dont la seule ouverture était un petit carré grillagé par lequel la lumière du jour et l'air pénétraient à peine ?

Quarante ou cinquante peut-être, tandis que plus de cent hommes commençaient déjà à étouffer dans les autres wagons.

Dans notre propre cage, chacun cherchait à s'approcher de la petite lucarne pour aspirer un peu d'air. Nous n'avions rien à boire, seulement une boule de pain. Au bout du wagon se trouvait une sorte de cuvette pour uriner, qui allait bientôt s'avérer insuffisante.

Combien de temps allait durer le voyage ?

Combien de temps résisterions-nous, à la faim, à la soif, au manque d'air, à la fatigue, à la folie ?

L'un d'entre nous tenta d'instaurer un tour, afin que chacun puisse s'allonger à même le plancher puis respirer une bouffée d'air à travers la lucarne. Cela ne dura pas longtemps. Chacun voulant faire comme il l'entendait.

Le train s'ébranla au bout de quelques heures. Le soleil de l'après-midi avait chauffé à blanc le toit des wagons et le départ fut salué comme un événement pouvant nous apporter un peu d'air et la possibilité de respirer enfin.

Je pensais aux occupants des autres wagons, plus de cent hommes qui devaient lutter contre des conditions de transport encore plus atroces que les nôtres.

Le train roulait au pas et des voix s'élevèrent parmi nous pour envisager une fuite éventuelle. La seule issue était le plancher qu'il aurait fallu découper afin de se laisser glisser entre les roues. Opération risquée dont l'idée fut bien vite abandonnée puisque nous n'avions rien d'autre que nos mains pour accomplir cette besogne. Et dehors, les soldats en armes veillaient sur chaque wagon.

La chaleur devint de plus en plus intolérable, l'air irrespirable. Je me sentis prêt à défaillir et je criai :

– J'étouffe, j'étouffe.

Je sentis que l'on me traînait vers le petit orifice de survie et j'entendis une voix que me conseilla :

– Là, respire un bon coup !

Ce que je fis goulûment en pensant que c'était ma dernière inspiration.

Les heures passèrent, le train s'arrêtait de plus en plus souvent. La nuit était arrivée et un peu de fraîcheur pénétrait dans notre wagon. Il était temps. Certains d'entre nous étaient mal en point ; les vomissures s'épalaient un peu partout et la tinette débordait depuis longtemps. Une odeur nauséabonde s'était répandue partout et rendait l'atmosphère encore plus irrespirable.

La première nuit de cauchemar se présentait comme un enfer que nous n'avions jamais imaginé. Comment pouvait-on nous traiter de la sorte ?

N'étions-nous pas des êtres humains ?

Pour la première fois, je prenais toute la mesure de la maxime selon laquelle l'homme est un loup pour l'homme.

Mes méditations furent brusquement interrompues par un fort ralentissement du train, suivi bientôt d'un arrêt brutal. Puis des coups de feu, des cris en allemand et des aboiements de chien. Nous venions de comprendre. Des prisonniers s'étaient évadés d'un wagon et les S.S. s'en étaient aperçus. Aussitôt, tous les wagons furent ouverts et les déportés comptés.

Cet avertissement nous fut alors adressé : la moindre évasion d'un prisonnier serait dorénavant fatale pour les autres prisonniers de ce wagon qui seraient immédiatement fusillés.

Les lourdes portes furent refermées mais le convoi resta sur place plusieurs heures, le temps de rechercher les évadés.

Le jour se leva alors que notre train de la mort pénétra, à très faible vitesse, dans une grande gare pour s'arrêter sur la voie la plus éloignée. Les hommes valides voulurent se pencher pour lire le nom de la gare.

Etions-nous déjà en Allemagne ?

C'était peu probable, vu la très faible vitesse à laquelle nous avions roulé et les nombreux arrêts.

– Où sommes-nous ? demandai-je à celui qui collait sa tête contre l'ouverture »

– A Reims s'écria-t-il, nous sommes à Reims. »

REIMS

A cette annonce, je crus me trouver mal tandis qu'un souffle de réconfort parcourut mon cœur. Reims, ma ville, ma cité, mon quartier, ma maison où il y a quelques années encore, je menais une vie heureuse, insouciante, le cœur léger, l'âme emplie de naïveté.

Et si je pouvais transmettre un message écrit qui serait peut-être ramassé sur la voie par un cheminot ?

Vite, je récoltai un morceau de papier, un crayon et je griffonnai quelques mots à l'intention de mes parents, que je jetai à travers le grillage de notre prison.

J'ai su beaucoup plus tard, en rentrant de déportation, que ce billet avait été ramassé et transmis.

Chacun de nous voulait attirer l'attention des cheminots qui travaillaient sur la voie. Nous tapions de toutes nos pauvres forces sur la porte des wagons en criant :

– Soif, nous avons soif, nous avons faim.

Bientôt de l'eau nous fut versée à l'aide de tuyaux.

Nous en récoltions assez peu vu la rapidité avec laquelle l'opération fut menée face aux S.S. menaçants.

Combien de temps ce train de la mort stationna-t-il en gare de Reims ?

J'avoue ne plus m'en souvenir, sans doute plusieurs heures.

Heures d'angoisse et d'impuissance alors que la tension du désespoir montait en chacun de nous. Nous commençons à nous demander combien de survivants parviendraient au bout du voyage. Déjà, deux ou trois déportés, étendus sur le plancher, semblaient près de la mort. Peut-être déjà morts?

L'air était devenu carrément irrespirable, une odeur pestilentielle planait dans notre wagon. Nos propres excréments jonchaient le sol et la folie commençait à faire des ravages dans nos rangs.

Combien de temps ce voyage allait il encore durer ?

Le sifflement strident d'une cheminée que l'on actionne puis le train s'ébranla soudain, nous emmenant tous vers notre triste destin.

Que pouvions-nous espérer maintenant ?

Que le train soit pris d'assaut par un groupe de résistants ou tout simplement que notre train déraile, ce qui nous aurait peut-être permis de nous échapper...

Mais rien de tout cela n'arriva et nous sentions maintenant qu'il nous faudrait aller jusqu'au bout de notre calvaire.

La nuit du 13 au 14 Mai fut une nuit terrible.

Des cris, des pleurs s'échappaient de notre poitrine, nous réclamions de l'air, du pain, de l'eau.

Nous entendions les râles autour de nous, des déportés s'allongeaient pour mourir, exténués de fatigue.

Puis le silence, un silence de mort s'établit jusqu'au matin.

Le convoi venait de s'arrêter. Nous étions à Erfurt, à quelques kilomètres de Buchenwald, dernière étape avant le camp de concentration.

Les survivants se relevèrent, s'agglutinant autour de la petite fenêtre et se mirent à réclamer de nouveau de l'eau. Personne ne répondit à leur appel.

Quant à moi, bien que faisant partie des survivants, j'étais complètement hébété, essayant autant que possible de me rapprocher de cette petite ouverture sur le ciel.

Puis le train repartit, à très faible allure, en direction du camp dont nous ignorions tout.

Bientôt, nous atteignîmes Weimar Buchenwald, le train de la mort s'arrêta brutalement et définitivement.

Les lourdes portes s'ouvrirent et aussitôt les cris, les hurlements de S.S., les aboiements des chiens nous firent comprendre que le voyage était terminé.

A coups de trique, à coups de pieds, à coups de poing, on nous fit sauter des wagons de l'enfer pour tomber dans un autre enfer. Des morts jonchaient le sol des wagons.

Combien de morts parmi nous ?

Une dizaine peut-être, ils seraient immédiatement brûlés.

Dans les autres wagons, il devait y en avoir davantage.

Les Allemands précipitaient la descente des prisonniers à moitié inconscients, qui devaient sauter des wagons pour s'écrouler généralement sur le macadam du quai, les chiens hargneux des S.S. se jetaient alors sur les malheureux rescapés et les forçaient à se relever très vite.

« Loss, Loss, Schnell, Schnell » hurlaient les S.S.

Leurs cris, les aboiements des chiens créaient une atmosphère de terreur, de fin du monde. Nous étions effarés. On nous fit mettre par rangs de quatre avant de nous faire pénétrer dans le camp, toujours encadrés de S.S. et de chiens hurlants.

Quelques centaines de mètres plus loin, c'était « BUCHENWALD » avec au fronton cette devise : « Arbeit macht frei ».

En franchissant le seuil, nous nous demandions tous combien de temps nous resterions là et comment nous en sortirions. C'était le 14 mai 1944.

On nous fit comprendre que nous allions passer à la douche et à la désinfection. « Cette bonne nouvelle » se changea en terrible crainte mais les déportés des convois précédents nous rassurèrent : les douches étaient ici de véritables douches, pas un préambule aux fours crématoires comme à Auschwitz.

Le doute, heureusement, ne dura pas longtemps. Il s'agissait bien de douches, rudimentaires mais réparatrices après ce terrible voyage dont nous nous souviendrions toujours.

Puis ce fut la désinfection totale sous forme de poudre, sur tous nos pauvres corps.

Après toutes ces opérations, on nous confisqua nos habits civils souillés, tâchés, défraîchis et on nous donna à la place des vêtements rayés bleu et blanc et des sabots de bois.

On passa alors à la tonte générale de nos cheveux avec des raies fantaisistes humiliantes.

On nous prit nos montres, nos chevalières, notre argent, le tout consigné par un S.S.

Je remis comme tout le monde ces derniers souvenirs de ma vie antérieure, à l'exception d'un billet de 500 francs que je pensais pouvoir cacher sur moi.

Mais à peine sorti de ce lieu de métamorphoses morbides, je lâchai volontairement ce billet en marchant, geste stupide mais qui correspondait peut-être à la crainte d'être découvert avec cette somme sur moi.

J'étais affecté au bloc 48 dans le petit camp, mais avant de m'y rendre, il me fallait passer la visite médicale.

Là, de nouveau je pensai qu'il s'agissait d'une sélection et cette fois, je me trompais pas.

On choisissait les déportés qui allaient repartir pour un autre camp, un camp transitoire de travail, « un transport » comme l'on disait.

Et là, tout était à craindre, comme je le sus beaucoup plus tard.

Au revier *, l'infirmerie où nous devons passer cette sélection, je me présentai devant un médecin français qui me posa quelques questions et me dit en souriant :

– Allons, tu es jeune et sympathique, je vais te garder à Buchenwald, tu seras mieux ici qu'ailleurs.

Parfois, au cœur du pire, on peut avoir de la chance.

* Abréviation de l'allemand Krankenrevier, Utilisé dans le langage des camps de concentration pour définir un baraquement destiné aux prisonniers malades.

LA CARRIERE

Je fus tout d'abord affecté à la carrière.

Il s'agissait du transport de grosses pierres d'un endroit à un autre, sans raison déterminée, si ce n'est celle de nous épuiser.

La journée de travail commençait à 5 heures du matin.

Le Kapo-Chef du bloc 48 portait un triangle rouge, c'était un déporté politique allemand.

Levés en sursaut, nous descendions de nos châlits superposés en titubant de fatigue. Couvertures rabattues en toute hâte sur les paillasses qui nous servaient de matelas. Toilettes rudimentaires et besoins effectués rapidement dans une espèce de tranchée commune, latrine pour quatre.

Petit-déjeuner sommaire consistant en un bol d'eau chaude infecte et un morceau de pain avec un petit morceau de margarine.

Puis c'était le rendez-vous sur la place d'appel, une immense place à l'entrée du camp où nous devons nous ranger dans un ordre impeccable et demeurer immobiles pendant des heures et des heures, par tous les temps.

Répondre en même temps au commandement « Mutzen ab » (enlevez vos casquettes !), en tremblant qu'on appelle votre matricule pour être condamné à être fouetté ou pendu, en public et en musique.

Pour faire un exemple, on décomptait un déporté tous les dix et on l'abattait ou on le pendait sur le champ. (L'angoisse qui m'étreindra les années suivantes vient en grande partie de ces heures d'attentes interminables, sur la place d'appel.)

Puis, soudain, nous partions en direction de notre lieu de travail. La carrière, où nous pataugions souvent dans la boue, surveillés et matraqués par des détenus à l'étoile noire (détenus de droit commun), était pour moi l'horreur absolue.

Un bol de soupe à midi, sur place, et le travail reprenait jusqu'au soir. Nous rentrions au camp complètement fourbus, les mains et les pieds blessés par le port des pierres.

Une soupe un peu plus épaisse qu'à midi nous attendait et nous ne pensions plus qu'à une chose : rejoindre nos paillasses pouilleuses d'où se dégageait une odeur insoutenable d'urine. Le même scénario se répétait chaque jour et chaque jour, nous pensions ne pas pouvoir terminer la journée.

Au bout de quelques temps, je résolus d'aller voir le Kapo pour lui dire que j'aimerais être affecté à la « Gustloff », une usine

de V1, lui confiant que c'était pour moi une question de vie ou de mort de changer de travail. Il me reçut très froidement, me reprochant de ne pas vouloir travailler au succès de l'armée allemande, alors que plusieurs détenus du bloc 48 travaillaient déjà à la Gustloff sans autre problème.

Il ne me promit rien mais dans les quelques jours qui suivirent, je reçus ma nouvelle affectation. Là, les conditions de vie devenaient plus humaines. Un grand hangar où des centaines de détenus travaillaient à la chaîne, à la fabrication d'engins destinés à ébranler la résistance Anglaise.

Mais ce que les Allemands ignoraient, c'est que de nombreux engins étaient sabotés. Les alertes aériennes se succédaient et nous étions évacués chaque fois aux abords de l'usine.

Le bombardement effectif de l'usine allait bientôt changer le cours des événements pour beaucoup d'entre nous.

C'est à la fin du mois de Juin 1944 que l'événement eut lieu.

Cette fois, en effet, la chose semblait sérieuse. L'arrivée de nombreux avions alliés avait été annoncée, l'alerte déclenchée et l'on nous ordonna d'évacuer rapidement l'usine et de nous disperser dans les bois sans nous approcher des grillages barbelés et électrifiés.

Ce que nous fîmes sous les premières bombes qui tombaient, nous ne savions pas encore s'il s'agissait de bombes explosives ou de bombes incendiaires...

Je m'étais réfugié sous un arbre et je voyais tomber les bombes de plus en plus près de moi. Plusieurs détenus avaient été touchés et, comme par instinct, je décidai de changer de place de quelques mètres. Ce fut encore une fois ma chance puisqu'une bombe incendiaire tomba à l'endroit précis que je venais de quitter.

L'usine « Gustloff » avait été complètement détruite et les ouvriers devenaient disponibles pour d'autres lieux, pour d'autres transports. L'inquiétude, l'angoisse s'étaient emparées de chacun d'entre nous car nous savions qu'ailleurs, ce serait pire. Que Buchenwald, camp de transit, restait difficilement malgré tout vivable, en attendant la délivrance qui semblait proche maintenant que le débarquement avait eu lieu.

Plusieurs mois s'écoulèrent.

Un jour, j'entendis appeler mon numéro : 49798, pour un transport dont j'ignorais encore la destination exacte. L'on parlait beaucoup de « Dora » où des milliers de détenus périrent en creusant un tunnel. Alors dans un moment de panique, j'arrachai le numéro matricule que je portais sur ma veste, ayant remarqué que plusieurs détenus avaient fait de

même. Un geste dangereux entre tous. En effet, manque de chance, après une rafle dans le camp, je fus emprisonné avec d'autres détenus sans matricule dans une cabane dont la seule issue était une fenêtre haut placée. Mes compagnons étaient résignés à attendre que l'on vienne les chercher.

J'étais le plus angoissé et je demandais à mes compagnons leur accord pour prendre la fuite. Je décidai alors de remettre mon numéro matricule, mais sans fil ni aiguille, je le fixai avec l'aide d'une épingle à nourrice et rentrai dans mon bloc 48.

Là, une mauvaise nouvelle m'attendait, le Kapo m'annonça que je venais d'être désigné pour un transport le lendemain matin.

« Voilà, cela t'apprendra à vouloir travailler à l'usine ».

Dans le même bloc que moi, il y avait quelques Français avec qui j'avais essayé de fraterniser.

– Pourquoi as-tu l'air si angoissé ? me demanda un parisien, cordonnier de son état.

– Je suis désigné pour un transport demain matin et je cherche à m'échapper, répondis-je.

– Il y a peut-être un moyen, dis-moi, es-tu communiste ?

– Non, lui répondis-je naïvement. Je n'ai jamais fait de politique ».

– Dommage, me répondit-il. Sans cela, j'aurais peut-être pu faire quelque chose pour toi.

Je compris alors l'influence du Parti Communiste dans le camp de Buchenwald et l'entraide qui régnait parmi eux. J'essayai de rattraper ma réponse négative en disant :

– Mais tu sais, je peux peut-être le devenir . Mais il était trop tard.

– Non vraiment, je ne peux rien pour toi car il te faudrait des références d'amis communistes, or tu n'en as pas, je regrette vraiment.

Je restai seul, profondément désespéré et je me mis à chanter en pleurant cette chanson comme à chaque fois que je craquais, pour essayer de me remonter le moral :

*Le front penché vers la terre,
J'allais triste et soucieux
Quand j'entends la voix claire
D'un petit oiseau joyeux
Il disait reprend courage
L'espérance est un trésor
Même le plus petit nuage
A toujours sa frange d'or*

Cette fois, la chanson n'eut pas d'effet sur ma détresse.

Une chose était certaine. Nous n'allions pas à Dora, transport le plus craint mais à Springen, une mine de sel dans laquelle

notre tâche quotidienne serait de creuser des galeries pour y déposer toutes sortes d'armes V1 et V2.

Les transports étaient absolument redoutés. On savait qu'il ne fallait pas partir.

Je connaissais un Abbé, l'Abbé Blanc, qui aidait ses camarades. C'était un homme qui prônait l'amour universel. J'avais besoin de me confier, chanter ne suffisait plus pour me remonter le moral, il me fallait quelqu'un pour me soutenir. L'Abbé Blanc me dit :

– Ne t'en fais pas, je connais quelqu'un qui fait partie de ce transport. Vous allez bien vous entendre».

Dès notre arrivée, on nous fit descendre à plusieurs centaines de mètres sous terre.

C'était, je crois, au début de janvier 45.

On nous a désigné notre chambre à coucher, taillée dans le sel. Le copain que m'avait présenté l'Abbé Blanc et moi ne nous sommes jamais entendus. Il m'a menacé de dire aux Allemands que j'étais juif. Cela en est resté là mais plus jamais je n'ai eu confiance.

Nous comprîmes tout de suite que nous allions connaître ici les pires conditions d'esclavage. D'abord, nous dormions à même le sol, avec une simple couverture pour nous protéger de l'humidité et du froid.

Comme repas, une boule de pain pour 4, que les déportés devaient partager eux, ce qui provoquait souvent des conflits.

Le travail était réparti en plusieurs équipes :

- la première creusait
- la deuxième chargeait les wagonnets
- la troisième les poussait.

Nous n'avions plus aucune notion du temps, ni des heures ni des jours qui passaient. Nous vivions dans un autre monde, étions traités comme des animaux.

Le soir, nous nous jetions au sol en essayant de récupérer des forces qui nous fuyaient chaque jour davantage.

Un beau matin de fin mars, l'ordre fut donné d'évacuer la mine de sel. Nous savions que les Américains n'étaient plus très loin. La Grande Marche du retour vers le camp principal de Buchenwald commençait : il n'y avait plus de trains, de camions, il fallait donc s'y rendre à pied.

Plusieurs centaines de kilomètres à parcourir en quelques jours, sans manger, sans boire, titubant de fatigue, roués de coups par les soldats allemands.

Il ne fallait surtout pas donner l'impression de peiner ou de rester en arrière de la colonne car une balle en pleine tête achevait les retardataires.

La nuit, nous la passions en pleine nature, couchés en plein champ - la surveillance ne se relâchait pas.

Nous étions tellement exténués que peu d'entre nous songeaient à s'évader.

Sur le chemin, on apercevait des déportés morts, gisant dans la neige tenant encore un morceau de pain dans leurs mains glacées. Certains d'entre nous avaient essayé de s'en approcher, ils avaient aussitôt été abattus.

Pour les survivants, il restait l'herbe dont on apercevait quelques touffes à travers la neige. Avec un peu de chance, on la saisissait rapidement pour s'humecter la bouche.

Nous dûmes supporter les bombardements des avions alliés qui piquaient sur nous et nous mitraillaient, ne faisant aucune différence entre les déportés et leurs bourreaux.

Il fallait tenir, tenir encore un jour, deux jours, une semaine et peut-être serions-nous libérés, si nous n'étions pas tués avant par une balle de nos bourreaux.

Nous atteignîmes enfin l'entrée du Camp de Buchenwald le 7 Avril 1945, en piteux état.

Nous fûmes répartis en plusieurs blocs, un peu au hasard.

Je fus affecté au bloc 34 où se trouvaient la plupart des déportés français.

Le 8 Avril, tous les déportés furent appelés à se présenter immédiatement sur la place d'appel. L'heure était inhabituelle et donc inquiétante.

L'armée américaine était à proximité du camp et celui-ci avait été survolé par des avions alliés.

On évoquait maintenant, au bloc 34 et dans la plupart des autres blocs, la possibilité de l'extermination du camp ou de son évacuation avant l'arrivée des Américains.

Nous décidâmes de monter sur la place d'appel, de rester groupés et de refuser de sortir du camp.

Les miradors étaient toujours tenus par les Allemands, munis de mitrailleuses.

Je savais que je ne survivrais pas à une nouvelle évacuation et je restais bien soudé au sein de mon groupe qui marchait en rond sur la place d'appel afin de rester dans le camp coûte que coûte.

Tout à coup, un ordre se propagea dans nos rangs :

– Rentrez au bloc ! . Ce que nous fîmes immédiatement.

Nous savions que depuis peu de temps, une résistance armée existait au sein du camp et que des armes étaient aux mains des déportés.

Le 9 Avril, j'entendis des coups de feu et chacun crut sa dernière heure venue.

Je récitai le « Chema Israël », me souvenant qu'à l'heure de sa mort, chaque juif devait rendre hommage à Dieu en reconnaissant son unicité. Ainsi, je mourrais en juif.

Mes dernières pensées allèrent vers mes parents, mon frère et ma sœur.

Une nouvelle surprenante arriva: les coups de feu visaient les miradors où les derniers gardes allemands du camp étaient faits prisonniers en même temps que le dernier S.S. encore présent au camp. Tous les autres S .S. avaient fui avant l'entrée des troupes américaines qui délivrèrent le camp le 11 Avril 1945.

Les Américains découvrirent, horrifiés, des êtres décharnés, des êtres mourants et des montagnes de corps morts.

J'avais sympathisé avec le Colonel Ganeval devenu Général par la suite, déporté comme moi et rentré par avion avant moi. Je lui avais confié une lettre pour mes parents.

Plus que les paroles de l'Abbé Blanc, plus que les chants que je me chantais, c'est le souvenir de mes parents qui me tenait. Je voulais revenir, pour eux.

Je suis rentré le 29 Avril par le train. J'ai retrouvé mes parents, mon frère Léon et ma sœur Hélène. Ils avaient, par chance, échappé à la déportation.

J'étais hébété, très meurtri, psychologiquement atteint et singulièrement décharné.

Je pesais 35 kilos.

Je ne sais pas encore comment je suis rentré. J'ai eu beaucoup de mal à me retrouver dans ce monde. Pas de suivi psychologique ou psychiatrique, comme de nos jours. Cela aurait pu nous aider.

Je suis toujours angoissé, sans vraiment revivre le passé. Je l'ai tellement fui ce passé. C'est un sentiment diffus de peur en général, de peur de la nuit en particulier. La nuit représente pour moi les camps de concentration. J'ai peur de la nuit.

J'ai aussi un problème avec l'altérité, parce que je n'ai plus confiance. Cela m'a profondément perturbé dans mes relations avec les autres.

Je n'ai pas pu reprendre mes études. J'avais trop changé.

On m'a volé ma jeunesse. Je ne le pardonne pas.

De mon village de Roissiat, nous étions partis à 29, nous sommes revenus à 2, marqués au fer rouge.

Pendant de très longues années, j'avais volontairement enfoui cette terrible épreuve au fond de moi, voulant tout oublier, allant jusqu'à me persuader qu'il s'agissait en fait d'un autre homme que moi.

J'avais besoin d'oublier cette époque douloureuse et traumatisante dont personne n'était rentré physiquement et mentalement intact. J'avais découvert à vingt ans que l'homme pouvait être un être immonde, une bête féroce, un monstre affamé de violence et assoiffé de sang.

D'après Primo Levi, si cela est arrivé, alors cela peut arriver encore. C'est une des leçons de la Shoah. Elle est pour moi essentielle.

On ne doit jamais penser : « tout ça, c'est du passé ».

*Remerciements à Jocelyne Husson, Françoise Nochimowski et Serge Ejnès
sans qui mes mémoires n'auraient pu s'écrire.*

